

BONNAFOUS NICOLAS

---

DES RACINES AU CIEL

---

*Ecrits  
et Poèmes  
en prose...*



Né en 1974, **Nicolas Bonnafous** est un artiste français vivant dans



le sud de la France. A travers peintures, sculptures, poésies, écritures, vidéos, il affine ses recherches artistiques sur la force de la nature ses confrontations et son unité, traduisant également ces mouvements interne à la société. Ses travaux sont présents dans de nombreuses collections privées en France et à l'étranger.

---

## DES RACINES AU CIEL

---

*Une immense clairière bordait la mer, dans les herbes hautes au milieu des décombres. Debout sur les grosses pierres, un groupe d'enfants les cheveux en plein vent tenaient chacun silencieux haut en main sous l'immense ciel nuageux, une branche d'olivier aux longues racines vertes...*

Je regardais par la petite fenêtre le froid qui venait du parc et glissait dans la maison, c'était le premier matin de l'automne. Sous les grands arbres entre les longues racines, les feuilles commençaient à revenir à la terre, le soleil peinait à traverser ce froid matinal, il brillait fortement, mais semblait loin, si loin...

C'était l'odeur des rentrées scolaires, celle des encres et des parquets. Au-delà de ces lieux confinés tout un été mêlés à ces parfums de poussières renfermées, la terre remontait au soleil avec une douce odeur de pluie matinale. Dans cette fine et douce lumière d'eau suspendue, le ciel s'évaporait et remontait tous les matins comme un voile, me laissant penser que la nuit, il se passait quelque chose de magique et de puissant, le ciel faisait l'amour avec la terre...

Je n'avais pas d'autres explications : comment pousseraient les arbres et la vie, si le ciel et la terre ne se rencontraient pas ?

Sculpture de couverture: "*Les écrits du soleil*"

**Bonnafous Nicolas**

Collection particulière, France.

BONNAFOUS NICOLAS

*DES RACINES AU CIEL*

Poèmes et textes en prose

Du même auteur :

*Solitudes verticales / Edition TheBookEdition*

Né en 1974, Nicolas Bonnafous est un artiste français, vivant dans le sud de la France. A travers peintures, sculptures, poésies, écritures, vidéos, il affine ses recherches artistiques sur la force de la nature ses confrontations et son unité, traduisant également dans la société des mouvements similaires aux grandes vagues destructrices, à l'eau coulant et épousant naturellement une nouvelle forme en gestation, la marche du temps. Ses travaux sont présents dans de nombreuses collections privées en France et à l'étranger.



Contact: [Bonnafousnicolas.com@gmail.com](mailto:Bonnafousnicolas.com@gmail.com)  
Site web: <https://bonnafousnicolas.com/>

© 2019 Bonnafous Nicolas. Tous droits réservés  
Version PDF  
ISBN : 978-2-9564170-2-6 1<sup>re</sup> publication

## *Préface*

*Quand on ouvre la porte et que l'on sent le vent, on ne peut plus jamais la refermer.*

Un long dimanche assis sur un banc au soleil à l'âge de 16 ans, j'ai fait l'expérience de la vie dans son immensité. Face au soleil, un instant qui sembla une éternité, je ressentais tout, une douce chaleur, les arbres en relation avec le vent qui caressait les choses et dialoguait, ces oiseaux hauts dans le ciel, une unité parfaite, au-delà de la peau, une seule et même chose si douce ; d'une immense beauté entre les choses, toutes les choses, ces gestes qui se frôlent dans cet espace et ce lien avec tout. Et là je voyais plus fin entre les choses : plus de limite d'épiderme, plus de dualité ni de différence ; je ne comprenais plus les choses, nous étions ces choses.

Depuis je travaille à faire émerger cette unité artistiquement, à travers la matière et les différents états d'espaces et de dialogues.

*Œuvrer humblement aux dialogues profonds du silence sera à présent ma vie.*

*À mes grands-parents et mes parents,*

*à ma femme et mes filles pour leur accompagnement.*

*à Martine et Claire pour leurs douces corrections.*

*Aux Amitiés qui illuminent l'existence,*

*À la vie qui vient, toujours...*







## *L'animal*

Un paysage s'ouvre mais est-ce un paysage ?

Maintenant le ciel est séparé et laisse entrevoir la terre,

Même les racines apparaissent dialoguer par le  
feuillage.

Dans cette architecture du monde, il faut beaucoup  
d'amour et de courage pour revenir vers l'homme.

De la colline où le rouge envahit les herbes, le monde  
n'a plus de larmes et rompues à l'établi, seules les  
armes semblent s'aiguiser.

L'animal au fond s'est juste relevé

le regard conquérant porté au loin.

## *Marcher*

J'ai toujours vu les débuts,  
les commencements,  
quand le front clair vous illumine et frappe au cœur  
dans une marche mystérieuse au souffle en avant.

Et, des hautes vagues laisser les amarres au rivage

Pour :

D'autre mers,

d'autres reflets pourpres au bleu profond

clairs les nouveaux horizons toujours ...

*Vers*

S'ouvrir ;

Au-delà de soi

Au-delà

de ce que l'on aurait pensé possible

Abandonner les vieux habits usés maintes fois portés à

l'endroit et l'envers,

Marcher droit ;

Vers

ces champs inexplorés où nous nous précédions

confortablement assis dans l'attente

## *Présence*

Et puis il y avait cette fille

cette fille aux yeux noirs et cernés

Celle qui ne parlait pas

Celle qui ne disait rien...

Elle laissait libre le flux de paroles

elle semblait tout voir

tout comprendre

Certains parlent et gâchent tout

pour ne rien dire

Elle ne disait rien, c'est dire qu'elle savait

## *Le monde du matin calme*

J'avais pourtant ce jour joyeux tout autour, le monde du matin calme.

Au loin, les fast-foods et les boutiques à touristes du bord de mer ; coulait dans le caniveau parmi les gobelets à bières la civilisation déclinante.

Les bars à tapas avaient gardé dans la fraîcheur des hautes rues une douce musique : celle du vent du patio aux rideaux caressant le monde. Le sourire d'Angelina ne suffisait plus, j'avais fait le tour de sa chevelure et comme toujours avec les choses connues, de nouveaux territoires s'approchaient.

Les poèmes de la mer et ses embruns m'avaient soulevé les racines, je flottais tel une plante attendant de nouvelles étendues, me répandre.

La seule librairie présentait les poèmes de Joan Brossa, ce serait là où se poserait mon ignorance, traduire l'architecture du monde.

Le son des discothèques glissait sur la mer le long de ce chemin, nous abandonnions les spasmes sourds d'un corps qui se meurt.

## *Le souffle des multitudes*

Je vois dans le fond de l'eau mon corps au reflet d'arc-en-ciel

Le soleil fait des ronds dans l'eau, il fait beau... je crois

Un corps qui déjà n'est plus le mien, mais ce n'est pas moi.

Je suis un animal qui respire le ciel, qui de mémoire et de longueur n'a jamais cessé,

Les feuilles sèches entrent dans les fissures de la terre se blottir aux souffles des multitudes, mais ce ne sont pas mes feuilles et ce n'est pas moi.

Je suis un roseau souple et courbé qui touche le sol,

Par ma feuille je tire des racines qui ne sont déjà plus  
mes racines, mais ce n'est pas moi.

Pourtant j'existe autant que le vent

Autant que le soleil sur ma peau, qui glisse à mes  
cheveux...

Je suis un enfant, je crois...

## *Plus grand que le monde*

J'ai trouvé dans les ruines de mes prétentions, des  
murs de fondations me précédant.

Je vis les fissures du toit  
Éclairer les sombres recoins,

Et plus j'observais cette maison, plus elle grandissait,  
Et plus elle grandissait, plus elle sortait de moi.

Et plus grand que le monde en comblant les fissures,  
je pris en peine le patrimoine des mémoires et de  
l'oubli



Les plâtres, les obus, les poussières des fausses  
espérances et des manquements

où les ADN ont tourné les vents en perspective de  
l'amnésie,

notre maison.

## *Des frontières ?*

Le rose est un rouge à la violence adoucie,  
le vert clair un végétal qui sévit et devient le ciel

Celui enfermé dans son corps ne traverse pas la toile et  
jamais ne se promène dans le poème du monde,

Un rouge sera un rouge,

Un rose couleur de fillette,

Un vert de la verdure, un crédit d'impôt, ou un tract  
pour les européennes...

Les hommes ont réduit le monde à leur faiblesse.

La majorité des gens ne définissent pas ce qu'ils souhaitent de la vie - se séparer de ce qui est déjà là. Cela effraie et paralyse, alors on se contente d'une médiocrité non assumée de frustration et colère - voilà un des problèmes du monde.

## *La maîtresse*

Une longue et profonde fatigue trahissait la maîtresse, l'œil cerné et bas, la paupière tremblante ; elle était de ces femmes ennuyées et ennuyeuses ; une petite rivière se logeait toujours dans la coulure de l'œil retenu par ce barrage que formait la peau entre elle et le monde. Il vivait donc quelque chose à l'intérieur, quelque chose de caché aux regards qui prenait sa source à l'intérieur. Les rivières sont visibles à cent mètres pour qui a soif. Mais à quel moment rencontrons-nous vraiment les gens ? À quel moment rencontrions-nous cette chose ? Instantanément, quand le barrage éclatant et déversant la colère, dévastait ce doux visage rouge aux yeux bleu clair... là, je l'avais rencontrée.

## *Accepter*

Si j'écris tant sur le territoire des nostalgies, c'est que quelque chose meurt en moi, et de cette mort acceptée où je pénètre en confiance à présent, dans ce compost léger et chaud, pousse du fond des profondeurs une force mystérieuse qui, dans les recoins alors sombres que je tenais fermement clos aux vues et regards, vole en éclats et me répand plus vivant que jamais.

*Un jour d'automne en plein soleil,*

*un Olivier est né.*

Ah mon Ami ... que j'aimais ta voix rauque et tes  
cheveux en bataille, ton regard noir et aussi tes belles  
colères

Il en faut de la force et du caractère pour plier le fer et  
l'assouplir au point de lui donner la douceur de la vie

De chercher toujours le beau et le vrai, celui qui se  
loge dans la création, que si peu remarquent

Tes yeux droits et francs tels une force animale,  
semblaient regarder loin dans l'Ame, le territoire des  
hommes, aux fonds de leurs cœurs, où les champs  
brûlés et verdoyants enfouissent leurs secrets

Les poètes s'en vont...

La nostalgie quittant le port ouvre la pleine mer, où  
baignent sans fin dans les profondeurs, des vagues de  
regrets aux douces amours sombres, entre ombres et  
lumières

Un océan de tristesse, je t'embrasse tendrement, vogue

*Hommage à **Gilles Lescoules**, sculpteur français ; repose en pleine terre en France, à Trébas dans le Tarn au cœur de l'Occitanie.*

## *Jour deux*

Jour deux, pas mieux, on meurt maintenant, ça je le sais à présent, les gens partent et nous dévastent le cœur, dans cette tempête, au souffle de cette chute, on se rattrape à tout ce qui se présente, la matière, le liquide, les humains, animal très animal on ne crie pas fort, on hurle, on hurle en silence que l'on meurt seul, on est mort à son tour dans l'attente de ce qui nous ranime, une fleur, un souffle, un baiser, de presque rien, la pluie de novembre, une femme qui vous fixe et vous ramène l'âme... bien en place au chaud sous cette couette d'amour un dimanche matin.



## *Un amour infini*

Et dans cet amour infini

tu m'avais blotti dans ton corps.

Les luttes avaient cessé

comme l'hiver avait accueilli le printemps.

## *La meilleure partie de soi*

Si dieu n'était pas un homme, mais la meilleure partie de nous ? (Imaginez) Si le mot « dieu » n'avait jamais existé, ni sa définition, ni son visage. Mais si cela était une partie profonde en nous qui nous relie au monde extérieur. Une partie ouverte (sans peurs), où l'on existe sans entraves. Un lieu où une communication directe avec le monde accueille les transformations, où les êtres ne se dominant plus pour combler chacun leurs manquements, mais se complètent dans l'intimité de leurs existences, un soutien spontané comme un puzzle où les pièces viennent trouver leurs places.

Chacun, chacune, à sa place, dans sa spécificité.

La meilleure partie de soi.

Si vous choisissez la liberté, on voudra vous enfermer : c'est seul que l'on finit avec elle.

## *Un souffle*

Je garde d'un souvenir

Une voix si douce

Une si belle musique à peine soufflée,

entre les ombres aux revers dorés.

*à Colette Vianez*

Je sentais que je me trouvais au bord d'un précipice avec ces recherches, c'était à la fois la vie et la mort. La déconstruction des valeurs apprises avaient détruit en moi cette identité de naissance, et je me trouvais face à cette reconstruction, à ce carrefour de pensées et de finitude dans cet espace de devenir ou de perte ...

## *Des cycles*

Tout se retourne

Et aux envers des angles de justesses

Dans sa douce lumière

Naviguent les eaux sombres de la vérité

## *Inaccessible et illusoire du bonheur*

Tu attends trop des fêtes et de la vie, tu ne veux jamais vivre à moitié, parler à moitié, aimer à moitié, baiser à moitié.

C'est vraiment haut là-haut, si haut que redescendre devient forcément une chute.

Des élans de cœur pour un rien,  
Presque pas vus, où d'autres trébuchent sur leurs listes de courses.

Cahier des charges :

-Petit 1 Fuir la quête du bonheur

-Petit 2 Remplir les frigos

-Petit 3 Peindre

-Petit 4 Peindre

-Petit 5 Ne plus peindre et se suffire de la danse d'un saule-pleureur dans le petit vent

-Petit 6 Ne plus parler

-Petit 5 Changer la roue crevée

-Petit 6 Inspiration

-Passer à l'étape

GRAND 1

Nouvelle ligne



## *Un rêve*

Ce fut un rêve

Sorti des siècles sans âges

À laisser s'éloigner l'écume

Partir les départs

Arriver les arrivants

Dans les lieux tournant

Les vagues sans rivages n'ont pas de retours

Et les mots des disants

Des réflexes violents

De la bêtise

De la paresse

Des innocences cachées

Et c'est très bien comme ça

Nourrir le monstre

Dans son feu purificateur

Aux cendres de volcans

Détruire l'unique déploiement

Que l'homme ait su faire

La guerre et les conquérances

J'essaie de faire de la mort une amie

Mais il faudrait d'abord arriver à lui faire confiance

On écrit parce que l'on ne peut pas dire, on  
s'effondrerait sûrement sous les pulsations, emporté  
par le sang vers le chaos, les égouts sous la terre.

## *Un printemps français*

Déshabiller les décors et tomber les colonnes

Marcher sur le crépuscule des rêves encore dans nos  
cœurs, les suivre dans le feu rouge à noyer nos Âmes,  
saoules

Un instant à côté du diable, lui tenir la main en  
gardant au petit creux la tienne, et d'un coup, éclater et  
lâcher prise

La chute des mondes était prétexte à patience,  
diversions, et mensonges

Une guerre...

Rien ne s'oppose à la vérité où l'animal se blottit  
Nu devant soi, devant les dieux

Il y avait tes fils de Reims, les drapeaux rouges, les  
drapeaux noirs, les drapeaux blancs et les silencieux  
"de presque rien" qui écoutent parler à leur place.

Au loin, le bel édifice a repris de la force, la verdure et  
les arbres du deuxième étage ont troué le toit et les

graines partout dispersées par le vent aux éclats  
d'orages, ton sourire et ta robe transparente tournant  
aux soleils de la terre.

Pas un instant je n'ai cessé de t'aimer.

## *Un horizon*

Si peu et seule

Une tombe face à la mer

Aux horizons dégagés

Une simple Pierre posée sous le ciel au repos apaisé

L'étreinte du retour au ventre sombre et chaud

Sous la brise des respirations

## *L'instant de tout*

Je connais mes travaux aujourd'hui comme je sais ce qui a inspiré les espaces vides et construits de cette architecture qui aiguise mon regard et cette recherche d'équilibre.

Je peins vraiment quand la peinture devient silence, quand l'équilibre fragile se donne, si rarement après tant d'attente, de doute et de distance, une montagne de travail échoué prépare son œuvre dans ce lit de vérité. Où les rivières du souffle ont cessé leur expiration et reprennent l'expansion de la plénitude.

L'instant de toute une vie





*Homme ciel, collection privée.*

## *Des fils*

Aux diagonales rectilignes  
    Dans les contre-poussées aux larmes pures

Entends les cœurs pressés, le feu, les combats.

Les canons se tassent de poudre une fois de plus, la  
mèche ne traverse même plus la cabane du douanier.  
Elle virevolte en l'air au-dessus des continents à la  
vitesse de la lumière.

Un temps avance et tous les retards des printemps  
seront,

Les temps lourds de la pendule comtoise,  
les horlogers partout lâchant les contraintes

De longues cordes tendues soufflant les ruptures dans  
les aigus, sur les pages, les feuilles, les articles et  
alinéas...

J'étais traversé depuis mon jeune âge par toutes les manifestations extérieures les voix les sons les lumières cela me fatiguait énormément mon esprit en éveil traduisait en permanence ces informations et ne se reposait jamais et naturellement sous le flux d'informations je me protégeais en me refermant comme une tombe ou joyeux exubérant j'éloignais les gens de ce sujet si personnel et intime qu'il me semblait être le seul à voir. J'ai compris ces informations, je les ai acceptées et laissé entrer sans rien bloquer, mon esprit les voyait comme des vents poétiques, de vrais ballets de danse, où coulent les sons, les dialogues et les vibrations ouverts sur le monde, m'encrant dans le monde à mon tour.

## *Les encres*

Les encres étaient très liquides et fondaient dans le papier, pour peu que l'on ait pris soin à l'avance d'en humecter d'eau une partie. Une acceptation totale ne formait ni de l'encre ni du papier, mais autre chose, une immense tache témoin de l'acceptation, absorbée en son for intérieur, dans l'intimité, au creux de son cœur, faire partie commune où loge l'ignorance des beautés.



*Paysage sans contours, collection privée.*

## *L'encre d'une nuit*

Que l'encre de cette nuit me noie  
Qu'elle m'absorbe tout entier  
Que ses pigments minuscules deviennent des rochers,  
des pierres de rêves.

Qu'elle m'absorbe dans la plus petite partie du monde  
là où j'accroche encore péniblement  
mon âme lasse, déjouant les hordes de légions de  
mensonges qui tapissent nos rues, nos radios, nos  
écrans, nos têtes et par-dessus,

Je n'entends plus ta voix,

je discerne peu les contours de ton ombre légère et  
lumineuse comme elle a toujours été,  
les manteaux noirs, les chapeaux bas et les talons  
claquent et les bruits sont les mêmes, répétitifs, il pleut  
tristement ce soir.

Sous ce porche en bois je regarde depuis mille ans

chaque visage, et cherchant le tien que je ne connais plus, que je ne vois plus, quel siècle ? quelles époques ?

Mes mains grattent encore ces restes de pierres, traversant mes interrogations, la malédiction des âges.

Il faudra tenir parce que la mort m'envisage.  
Je cède du terrain un peu tous les jours ; elle est à la porte et rode sans relâche, arrachant le peu, ruinant les perspectives aux sols décousus, et en sous-sols les démons dévoreurs paraphant leurs œuvres, broyant le destin du monde, l'épreuve des dieux.

J'ai toujours pensé que l'écriture du roman était une fuite de la réalité, sa lecture une aide à vivre, la poésie une acceptation de sa tragédie.



## *Un olivier aux longues racines vertes*

*Une immense clairière bordait la mer, dans les herbes hautes au milieu des décombres. Debout sur les grosses pierres, un groupe d'enfants les cheveux en plein vent tenaient chacun silencieux haut en main sous l'immense ciel nuageux, une branche d'olivier aux longues racines vertes...*

Je regardais par la petite fenêtre le froid qui venait du parc et glissait dans la maison, c'était le premier matin de l'automne. Sous les grands arbres entre les longues racines, les feuilles commençaient à revenir à la terre, le soleil peinait à traverser ce froid matinal, il brillait fortement, mais semblait loin, si loin...

C'était l'odeur des rentrées scolaires, celle des encres et des parquets. Au-delà de ces lieux confinés tout un été mêlés à ces parfums de poussières renfermées, la terre remontait au soleil avec une douce odeur de pluie matinale. Dans cette fine et douce lumière d'eau suspendue, le ciel s'évaporait et remontait tous les matins comme un voile, me laissant penser que la nuit,

il se passait quelque chose de magique et de puissant,  
le ciel faisait l'amour avec la terre...

Je n'avais pas d'autres explications : comment  
pousseraient les arbres et la vie, si le ciel et la terre ne  
se rencontraient pas ?

Ça sonnait, le calvaire glaçant du mal au ventre  
commençait... Pourvu que l'on me laisse tranquille,  
que l'on ne me parle pas, pas de questions et surtout,  
que je ne passe pas au tableau... pitié...

Qu'ils ne couvrent pas la fenêtre, il fait clair et beau  
dehors.

-Vous êtes un amoureux des mots, cela se voit !

-Mais non pas du tout ! On s'en fout des mots, ça n'a rien à voir avec les mots, c'est le souffle, c'est le son qui compte, ce que cela pousse et déploie, vous ne voyez que l'architecture des *choses*, vous ne regardez que le flacon, les flacons ne servent qu'à contenir. C'est le parfum qui compte, le parfum.

## *J'aurais voulu...*

Aujourd'hui je suis allé à la clinique Claude Bernard à Albi ; tout en écoutant de la musique sur mon baladeur, je regardais par la fenêtre une petite-fille de 4 à 5 ans jouer avec son grand-père dans le jardin, elle ramassait des fleurs. Puis sa grand-mère est arrivée, elle lui a tendu le bouquet de pissenlits, tout sourire, la grand-mère ne lui a rien dit : sûrement préoccupée, elle est passée devant comme si elle n'existait pas, sûrement préoccupée par un diagnostic.

Les grands-parents sont partis laissant la petite sur place avec son bouquet qu'elle a tristement laissé tomber par terre quelques secondes après pour rattraper le couple. J'aurais voulu lui dire qu'il faut continuer à offrir ces bouquets de quelque façon que ce soit, même si la plupart du temps les gens ne les regardent pas, que les bouquets sont des bonjours, des gestes ou des sourires bienveillants ...J'aurais voulu lui dire qu'elle ne se laisse pas endormir par le monde à coup de bouquets jetés à terre ! Qu'il y a une vraie vie qui existe et que c'est la sienne ; j'ai éteint mon MP 3 et je suis rentré...

## *Un lit sur l'océan*

Sous la surface de nos lits de passions  
    Nous regardions le ciel passer ;  
                                    Le fil de l'eau...

Une ligne à la transparence des astres  
Aucun mot n'avait été prononcé  
Nos bouches déjà connectaient le songe de nos  
ignorances

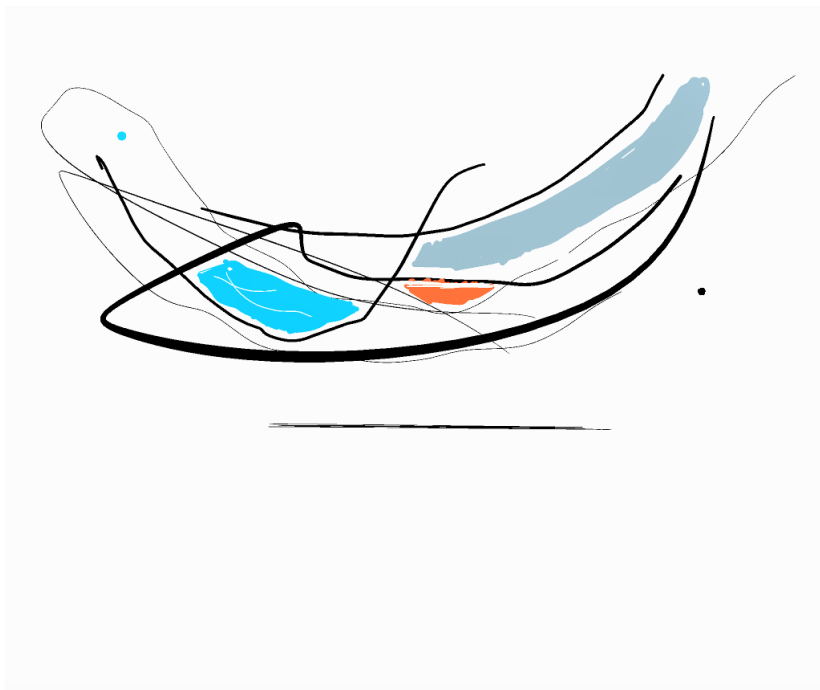
Celles de nos corps déjà morts et nos regards trop  
clairs brûlaient et consumaient l'impossible  
transversale...

L'envers des décors,

    Les chamans et leurs rêves,

        Les poudres de fumées qui rougissaient le ciel

Et inconsistance de n'être rien de plus que le ciel et la terre sans passé ni futur, faisant l'amour infiniment...



*Paysage sans contours, collection privée.*

## *Ce qui restera*

J'ai vu des ciels sans limites

Des lumières si éclatantes traverser le soleil.

J'ai vu le visage, les yeux des rivières couler dans les méandres un soir d'été, les nuées d'éphémères bouillonnantes partir dans le courant et retourner au monde.

J'ai vu sous l'épiderme au fond de mon ventre la cime des arbres dialoguer avec les oiseaux, alterner le vent les saisons.

J'ai vu tant de morts et tant de vies, le visage des âmes et les cœurs grands ouverts à la chaleur,

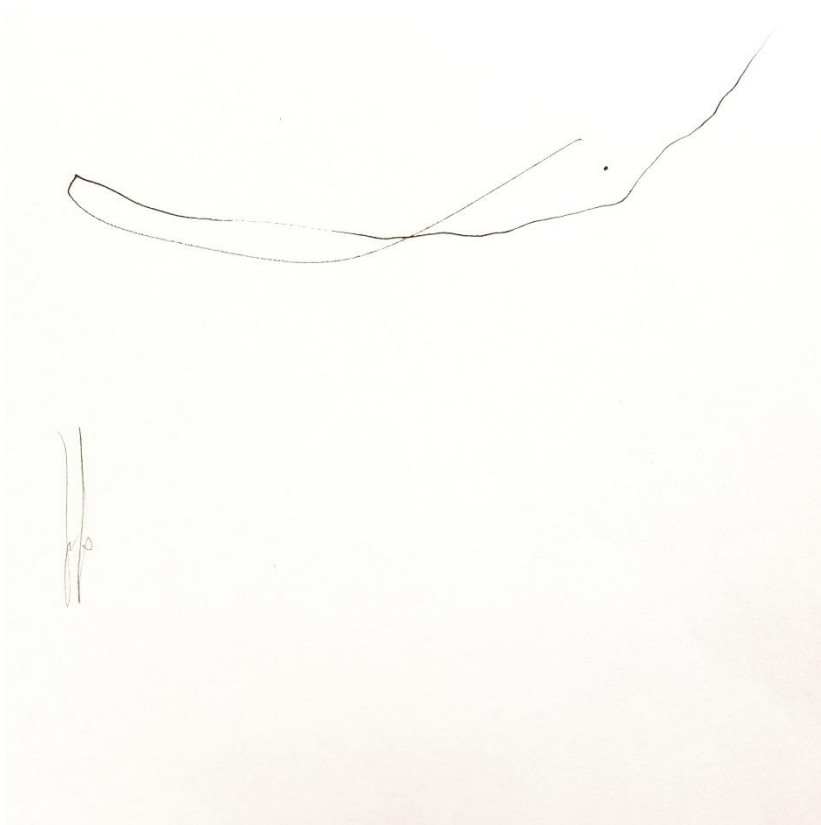
Que tout me quitte à présent.

La colère, la haine et la mort, le sang remplissant les sillons de la terre des Hommes à genoux,

Tout me quitte à présent.

Le jour naît pur et frais dans sa nudité, une caresse du  
temps, ton amour me presse,

Tout me quitte à présent et retourne au monde.





La vieille Europe souffle le vent de l'est

Verdis son feuillage

Arrose ses racines

## *Des éclats de ciel*

Une émeraude comme un ciel se déchire et donne  
l'éclat

Des jours qui n'en sont plus dans les fausses lumières  
à l'ombre du grand théâtre dans l'arène et la foule tes  
yeux se perdent et se ferment enfin

Des pourpres venus des temps lointains que tu ne peux  
encore recevoir

Les mains ne trouvent plus de repos dans cette course  
folle et ne retiennent aucun lieu où se poser

Des pleurs qui ne pleuvent plus  
Les prévisibles et leurs mortelles rengaines  
Les ignorances et le jardin d'Éden piétiné

Tu y crois encore aux levées des consciences aux  
grands soirs d'orages

Quand les sombres jouent de leurs mensonges aux  
foules apeurées

Un pas de côté tranquille enivré dans les herbes hautes

Je pisse

## *Une déesse*

Un bassin lourd, inclinant,  
Sous des seins bombés surplombant un cercle parfait.

Une cambrure couronnant des jambes charpentées,  
jusqu'aux fesses rondes et larges, posées au sol,

Symétriques ...

Elle était là, lourde et plantée, terrestre, racinée, racée,

Une déesse

Un ventre fécond plongeant sous un sexe effacé,  
concentrant toute cette puissance de vie tendue et  
propulsant le seul désir d'une racine transperçant la  
terre,

Une fois de plus sur le monde voir le jour se lever.

*Hommage à la Femme, la Vénus de Willendorf - 25000 ans av-jc. Statuette de calcaire peinte à l'origine en rouge et découverte en Autriche près de Willendorf.*



Un jour pendant une exposition une femme me dit :

- Il n'y a rien dans vos toiles et vos sculptures cela n'exprime rien, c'est vide !

Je lui réponds :

- Regardez dehors vous voyez quoi ?

Elle me dit :

- Il y a la nature les arbres l'eau tout, il y a tout !

- Regardez le ciel vous voyez quoi ?

- Ben des nuages !

- Et quand il n'y a plus de nuages ?

- Ben il n'y a rien !

- Eh bien je peins et je sculpte ça.

- Je ne comprends pas ?

- Je peins cet espace qui est autour de nous...

C'est une forte tension, comme magnétique, une chose qui gronde dans le corps, qui pousse au-delà de soi, c'est un grand mystère la création, c'est à la fois la vie et la mort concentrées ; si tu ne regardes que l'aspect décoratif, tu n'accèdes qu'à ta propre surface, à tes références sur les couleurs, les formes, les choses que tu as déjà vues, antérieures à ton jugement, à des choses connues ; mais si tu acceptes de voir, de faire l'effort d'aller au-delà, alors, alors s'ouvre pour toi de nouveaux territoires ; c'est le sens de l'art ; le reste, la couleur d'un tableau assortie au canapé, ne figurera jamais dans le musée des hommes.

## *Je reprendrai ma route*

J'effacerai comme du sable tes plaies les plus  
profondes,  
Celles que tu as entrevues, sans oser y plonger

Dans ce gouffre sans fond, ma caresse polissant le  
miroir de tes songes révélera ton visage

Et comme souffle le vent dans l'instrument du monde,  
quand tes accords sonneront juste

Je reprendrai ma route,

Le long de ces partitions de musique, la mémoire du  
temps



## *Un coquillage à l'oreille,*

Je parlais avec les morts dans le jardin des vivants,  
quand les fumées lèvent les voiles et transpercent le  
réel. Dans les couches de vents ascendants amenant le  
feu vers le bleu de la nuit déployée, entre cette chaleur  
lourde, glissent les courants d'air frais du fleuve.

Traversant les pierres et les eaux, la caresse des herbes  
sur nos corps, je remonte la couverture, le feu claque.

Les ombres éclairent des soleils comme scintille le  
dernier soir du monde.

Ici plus aucune question n'a de sens

Ni échecs ni succès

Ni beau ni laid

Ni bien ni mal

Ni élévation ni effondrement

Ni sens ni lieu

Ni possession ni perte

Ni vie ni mort

Ni temps ni dieu

Ma marche s'achève, je peux dès à présent vivre.

Apparaissait à présent une architecture aux *choses*, un point précis du paysage entre ciel et terre où l'horizon flou est un état changeant. Une transformation du monde, un état intermédiaire, une connexion, un mouvement en sursaut qui contient à la fois l'effondrement et le déploiement des saisons au cœur même de l'insignifiant, mais aussi une violence destructrice porteuse de souffle, une vague, un cycle... un déploiement comme toujours les planètes savent l'organiser.

Un point de connexion et de confrontation où la marche du monde se fait, jusque dans la transformation de la société.

## *Soleil rouge*

Un après-midi d'été au bord de la rivière du Tarn, j'observais de grands saules pleureurs, deux précisément, espacés de cinq à six mètres.

Le vent les balançait de gauche à droite en rythme lent et coordonnait une vraie respiration, seule l'extrémité de leurs branches entrant en contact. L'eau coulait lentement à leurs racines ; dans les nuées d'insectes, en fin d'après-midi, le soleil rouge tombait.

Dans cette unité parfaite se déployant avec la fin du jour je commençai à dessiner pour la première fois un trait, un mouvement sourd, profond, déconstruit, emporté par cette beauté, puis les yeux fermés lentement un saule puis l'autre sans lever le crayon, plusieurs allers-retours s'entrecroisant et puis l'herbe et le vent et là je dessinai tout, le dialogue qui flottait devant moi et en moi portant le mouvement de la vie comme souffle le vent dans l'instrument du monde.

***Je travaille à l'essentiel, au profond courant, reliant les choses, toutes les choses, les êtres, le végétal, le minéral, l'Âme du monde ...***

Cet espace, entre les choses, entre les êtres, ne nous sépare pas, mais nous lie... Ce dialogue, un courant au-delà de notre conscience, au-delà des constructions mentales humaines, un maillon, un lien avec toutes les générations vivantes depuis le commencement.

C'est enfant, à la perte brutale de ma grand-mère maternelle, que la prise de conscience de l'éphémère a commencé... Il fallait chercher et trouver au plus vite le sens des choses. L'urgence des choses et l'urgence à vivre.

Commence très jeune une recherche obsessionnelle, vitale, dans l'étude des livres, des religions, des philosophies, des arts martiaux, la musique et l'art bien sûr. Les théories et les dogmes sont toujours limités, ils tendent vers ... mais effleurent les choses et par leur contrôle cloisonnent les gens dans leurs certitudes.

***Œuvrer humblement aux dialogues profonds du silence sera le reste de ma vie.***

## *Table des matières*

<i>Préface</i>	5
<i>L'animal</i>	9
<i>Marcher</i>	10
<i>Vers</i>	11
<i>Présence</i>	12
<i>Le monde du matin calme</i>	13
<i>Le souffle des multitudes</i>	14 / 15
<i>Plus grand que le monde</i>	16 / 17
<i>Des frontières ?</i>	18
<i>Pensée</i>	19
<i>La maîtresse</i>	20
<i>Accepter</i>	21
<i>Un jour d'automne en plein soleil, un Olivier est né.</i>	22 / 23

<i>Jour deux</i>	24
<i>Un amour infini</i>	25
<i>La meilleure partie de soi.</i>	26
<i>Pensée</i>	27
<i>Un souffle</i>	28
<i>Pensée</i>	29
<i>Des cycles</i>	30
<i>Inaccessible et illusoire du bonheur</i>	31 / 32
<i>Un rêve</i>	33 / 34
<i>Pensée</i>	35
<i>Pensée</i>	36
<i>Un printemps Français</i>	37 / 38
<i>Un horizon</i>	39
<i>L' instant de tout</i>	40
<i>Des fils</i>	42

<i>Pensée</i>	
43	
<i>Les</i>	<i>encres</i>
44	
<i>L'encre d'une nuit</i>	46 / 47
<i>Pensée</i>	48
<i>Un olivier aux longues racines vertes</i>	49 /
50	
<i>Pensée</i>	51
<i>J'aurais voulu</i>	52
<i>Un lit sur l'océan</i>	53 / 54
<i>Ce qui restera</i>	55 / 56
<i>Pensée</i>	57
<i>Des éclats de ciel</i>	58 / 59
<i>Une déesse</i>	60 / 61
<i>Dialogue</i>	62

<i>Pensée</i>	63
<i>Je reprendrai ma route</i>	64
<i>Un coquillage à l'oreille,</i>	65
<i>Pensée</i>	66
<i>Soleil rouge</i>	67
<i>L'Âme du monde</i>	68